Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 29

Artikel: Un pari
Autor: Nemo
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191135

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-septième année. N° 29. Samedi 20 Juillet 1889.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me *et* 3me *séries.*
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Lausanne, le 20 juillet 1889.

Nous devons à l'obligeance de M. L. C., à Vevey, le morceau suivant, tiré d'un petit livret sur la Fête des Vignerons, qui [illegible] très rare. Quoique ce livret ne porte aucune date, il nous a été facile de constater, comme on le verra plus bas, qu'il s'agit de la Fête des Vignerons de 1797

* * *

Discours prononcé par l'Abbé au couronnement des Vignerons.

« Il n'est point en Europe de Fête périodique plus intéressante que celle que nous allons célébrer. Il n'est point d'époque plus heureuse pour cette Célébration que celle qui nous rassemble aujourd'hui : c'est celle de la Paix qui vient de se conclure entre la République Française et la Maison d'Autriche. C'est surtout celle de la Paix dont nous avons joui jusqu'à présent par la prudence et la tendre sollicitude de notre Gracieux Souverain. Car pendant que nos voisins voyaient leurs vignes arrachées, leurs champs couverts de sang et de carnage, leurs maisons pillées et brulées, nous mangions tranquillement notre pain à l'ombre de nos arbres couverts de fleurs et de fruits, nous vendangions et pressions nos raisins en paix.

» Nos maisons, nos villes, nos campagnes retentissaient de joye et d'allégresse. Oh ! que nous serions heureux si nous sentions toute l'étendue de notre bonheur !

» La Fête que nous allons célébrer avec toute la pompe et la décence qui lui convient, cette fête embellie par la présence de nos voisins qui viennent en foule participer à notre bonheur, par celle de notre cher et très honoré Seigneur Baillif, a pour but principal d'encourager l'Agriculture, en couronnant publiquement les honnêtes cultivateurs qui par leur bonne conduite et leurs travaux assidus ont fait rapporter à leurs fonds tout ce qu'ils pouvaient produire, et ont par là le mieux mérité de cette Société pendant le cours des dernières années.

« A cet honneur public et auquel toute belle âme doit être sensible, nous y ajouterons pour la première fois, et comme une double récompense, une prime fondée en leur faveur à la précédente Parade par la générosité des Seigneurs et des personnes de cette ville. S'ils daignent nous honorer encore de leur présence, ils verront avec plaisir le bon emploi que nous faisons des fonds dont ils ont gratifié cette Société, et qu'une sage économie rendra plus utile encore, en les répandant dans la suite sur un plus grand nombre d'individus. Les noms de ces bienfaiteurs sont inscrits pour toujours dans les registres de notre Société, et leurs bienfaits sont gravés dans nos cœurs en caractères ineffaçables.

« Ceux qui ont mérité les deux premiers prix sont : Abr. Descloux et J. D. Blanchoud. Le troisième est J. P. Cardinaux. Le quatrième Noé Forney. Deux accessits Ferd. Pillod et Pierre Etien. Vodoz.

* * *

Réponse des Vignerons couronnés.

« Répondre à tant d'honneurs ne nous est pas possible, nos cœurs sont trop émus, nous ne pouvons parler ; ce n'est qu'en redoublant de zèle, de soin, d'activité, que nous pourrons prouver notre reconnaissance à la Société. »

Note de la Réd. — La paix entre la République française et la Maison d'Autriche, dont il est ici question, est évidemment le traité de Campo-Formio, conclu entre ces deux puissances, en octobre 1797.

* * *

Voici maintenant quelques couplets empruntés au livret de 1797, et dont on remarquera la forme naïve et simple.

GRAND PRÊTRE DE BACCHUS

Récitatif.

Favoris de Bacchus, Silvains, Faunes, Bacchantes,
Fêtez tous avec moi le plus puissant des Dieux :
Inspirez-nous, Muses riantes,
Pour chanter sa valeur et ses dons précieux.

CHŒUR DE L'OFFRANDE

Divinité, Divinité, toi qu'on révère,
Ah ! sois sensible à nos accents,
Répands tes biens, répands tes bienfaits sur la terre,
Reçois nos vœux, nos vœux et nos encens.

CHANSON DE BACCHUS

Roi des plaisirs et Roi de la folie,
Par eux il sut soumettre l'Univers :
Il a pour trône une tonne remplie,
Et sa couronne est de feuillage verds.

CHŒUR

Jour d'allégresse, jour d'allégresse
De Bacchus chantons la bonté.
Le Dieu de l'yvresse, le Dieu de l'yvresse
L'est aussi de la liberté.

Lorsque dans l'Inde il planta sa bannière,
Les chants, les ris, le bruit de son tonneau,
Oui, tout servit à sa bande guerrière,
Pour conquérir ce peuple buveur d'eau.
Jour d'allégresse, etc.

* * *

RONDE DES JEUNES GENS DE LA NOCE DU VILLAGE

Célébrons en rond ce grand mariage,
Car il est pour nous un heureux présage
Qu'un jour les imiterons,
De près nous embrasserons... You !
Chacun notre mie, o gué,
Chacun notre mie.

Dans le mois de juin, effeuillant la vigne,
Notre grand cousin remarqua Claudine :
Puis en cueillant le raisin,
L'amour a fait son chemin... You !
Pendant la vendange, o gué,
Pendant la vendange.

De nos bons ayeux, nous suivrons l'usage
Du Père Noé, soignerons l'ouvrage :
En plantant, en fossoyant,
Déchargeant et écerbant... You !
Avec nos Claudines, o gué,
Avec nos Claudines.

Allons à présent avec nos climènes
Jouir au cellier du fruit de nos peines :
Mettre en perce nos tonneaux,
Goûter tous nos vins nouveaux,
Goûter tous nos vins nouveaux... You !
Et danser nos belles, o gué,
Et danser nos belles.

Un pari.

Certains savants prétendent qu'avant la naissance ou après la mort l'homme subit une existence animale quelconque : c'est ce que l'on désigne par le nom un peu barbare de métempsychose. Sans vouloit discuter cette théorie au fond, elle m'est reve-

nue à la mémoire à propos du cas suivant.

Mon ami Maurice est un vrai papillon. L'a-t-il été précédemment, le sera-t-il plus tard, encore une fois je ne veux pas trancher le cas systématiquement ; le fait est qu'il y a toute apparence, sinon pour le passé et pour l'avenir, du moins pour le présent.

C'est le garçon le plus rangé que je connaisse et bien des mères de famille s'estimeraient heureuses de l'avoir pour gendre, malgré les idées étranges que l'on se fait sur les rapports entre beaux-fils et belles-mères. Mais il a une particularité qui lui jouera certainement le tour, une belle fois, jusque et y compris le mariage : c'est ce que l'on pourrait appeler la manie des idées subites, maladie qui n'a pas encore été classée par la Faculté, à moins que ce ne soit la suggestion.

L'autre jour, c'était au Congrès des instituteurs de la Suisse romande, l'ami Maurice se vantait de pouvoir exécuter le lendemain un travail digne d'être publié dans un des organes les plus sérieux de la presse lausannoise. Un de ses interlocuteurs crut devoir lui contester absolument son dire et il est de fait que... que... qu'il avait de sérieuses raisons pour cela. Cependant, une dizaine d'heures plus tard, le *parieur* se tirait d'affaire tant bien que mal en écrivant ses impressions sur ce que les Lausannois appelaient d'une manière peu révérencieuse l'abbaye des régents.

Honi soit qui mal y pense, pour une fête ce fut une belle fête ! Toutes les questions scolaires ou pédagogiques, comme l'on dit, ont été résolues au mieux des intérêts de l'école. A la faveur du *raccordement*, — que l'on nous passe ce style qui sent un peu le chemin de fer, — on va pouvoir passer de plein-saut de l'école primaire dans les collèges et par conséquent au gymnase, à l'académie et à l'université. L'abîme qui séparait l'instruction inférieure et supérieure est comblé ; il suffira d'un certificat délivré par la commission des écoles de Tolochenaz ou de Treycovagnes pour avoir le droit d'accoler à son nom le titre de *stud*. Nos vœux les meilleurs pour que ce magnifique programme se réalise de point en point ; cela étant, non-seulement Lausanne, mais le canton de Vaud tout entier, ne manquerait de devenir l'Athènes de la Suisse. Il est de fait que, plaisanterie à part, l'accès de l'école primaire à l'école secondaire gagnerait beaucoup à pouvoir se faire dans des conditions plus faciles. De deux choses l'une : ou bien l'école primaire est bonne, ou bien elle ne l'est pas, et dans ce cas il faut la renforcer pour lui permettre de préparer d'une manière efficace ses élèves à une instruction supérieure. Or, sans vouloir faire du chauvinisme, il semble pourtant que, dans la plupart des cas, pour ne pas dire partout, elle est susceptible d'aboutir à un tel résultat. Que l'on en fasse du reste l'essai loyal, et l'expérience aura le dernier mot d'une manière ou d'une autre.

Un mot encore sur la question du dessin : sans vouloir prétendre faire autant d'artistes que de savants, ce qui serait un peu beaucoup demander pour un pays tel que le nôtre, il est incontestable que plus on développera cet enseignement relégué jusqu'ici par trop à l'arrière-plan, plus aussi l'on mettra entre les mains de chacun l'outillage nécessaire à sa profession, quelle qu'elle soit, en même temps que l'on contribuera à son développement physique, intellectuel et moral. Aussi dans ce domaine convient-il d'aller plus loin que la 7me des conclusions du rapport concernant cet objet, lorsqu'elle dit : « Dans les *contrées industrielles*, l'enseignement du dessin considéré comme branche principale sera coordonné, s'il y a lieu, avec l'enseignement des travaux manuels. »

Pour en revenir à l'ami Maurice, sa modestie bien connue l'empêchait de communiquer au *Conteur* les idées qui précèdent. Désireux de lui faire gagner son pari quand même et d'en partager le produit avec lui, attendu qu'il s'agit de plusieurs bouteilles de Villeneuve avec la gracieuse étiquette imaginée par M. Cottier, l'aimable restaurateur de la cantine de Beaulieu, j'ai pensé bien faire en vous envoyant ces quelques lignes. Je ne doute pas du reste qu'en cas de réussite complète vous ne soyez appelé à participer à la dégustation, en guise de *ressa* de la fête des instituteurs de la Suisse Romande.

NEMO.

Sous le titre : *Billet perdu*, nous lisons dans l'*Estafette*, de Paris, cette spirituelle boutade :

« A force d'entendre répéter sur tous les tons : la galanterie française se meurt, la galanterie française est morte ! je pris la résolution de la faire revivre.

» Or, je venais d'en faire le serment, lorsqu'un événement imprévu m'obligea à partir pour Dijon, où m'attendait un rendez-vous... d'affaires, s'il vous plaît.

» Je me suis mis en route, très décidé à me faire honneur de ma mission de paladin auprès des dames.

» Le diable s'en mêlait, sans doute... Je ne voyageai qu'avec des hommes. Enfin, à je ne sais quelle station, en revenant du buffet, je trouvai une jeune et jolie femme installée dans mon compartiment.

» — Bon ! me dis-je, il s'agit de me distinguer. De la politesse, de l'empressement, de la prévenance ! Je veux n'être qu'un sot, si la dame ne se coiffe de moi. Au moins, devra-t-elle reconnaître en moi un de ces chevaliers comme l'on n'en voit plus.

» Pour le moment, la dame lisait et ne paraissait point s'apercevoir de ma présence.

» Ah ! madame, vous ne savez pas ce que vous perdez !

» Je jetai un regard dédaigneux sur mes compagnons de route. Ils ne s'occupaient pas plus de leur voisine que du grand Turc. C'est tout simple, ils n'avaient pas juré, eux, de perpétuer les bonnes traditions.

» J'attendais toujours l'occasion de placer ma haute courtoisie, lorsque le train stoppa devant une petite station. Mon inconnue ferma son livre, prit son ombrelle, et traversa le wagon. Je me précipitai pour ouvrir la portière, et je m'effaçai en saluant respectueusement. Un demi-sourire, un léger signe de tête, et elle disparut.

» Non... Je la vis aussitôt parler avec animation au chef de gare. Elle revint sur ses pas, cherchant à terre, et retournant ses poches. Un instant, elle se rapprocha du wagon.

» — Madame, dis-je avec une onctueuse sollicitude, vous avez perdu quelque chose ?

» — Mon billet, monsieur ; je croyais l'avoir dans ma main, il est peut-être tombé dans le compartiment.

» Aussitôt je m'empresse, je furète dans tous les coins, je regarde sous les banquettes... rien. La pauvre femme attendait toujours. Son air piteux la rendait plus charmante encore. Je m'élance sur la voie et cherche partout, le nez sur le sol.

» Madame, nous le trouverons, il ne peut être perdu. Le voilà... non, c'est une pelure d'orange... Ah ! cette fois... non, un bout de cigarette...

» — Mais je suis désolée de votre peine, monsieur ; si le train partait !...

» Ah ! bien oui, il ne partait pas, il était parti, et je n'étais pas revenu de mon ahurissement, qu'il filait au loin. Un moment, je restai là, stupide, ne comprenant rien à ce qui m'arrivait.

» Enfin, je jetai un regard sur la jeune femme. Elle s'efforçait de prendre un air consterné que démentaient ses yeux pétillants de malice.

» Evidemment, la dame se mourait d'envie de rire.